

1

« **L**E MASSACHUSETTS! Où est passé le foutu dossier du Massachusetts? »

Un homme de grande taille, cramponné à ses bretelles, arpente le couloir à grandes enjambées, en ponctuant chacun de ses pas du nom d'un État. «Le New Hampshire!» Il s'arrête devant une salle de réunion où des avocats enfouissent avec acharnement des liasses de papier dans des enveloppes. «Et le Maine! Merde! Est-ce que les documents pour le Maine sont prêts?» Il reprend sa cadence, s'éponge le front avec un mouchoir, et passe la tête dans l'embrasure de la porte d'une autre salle de réunion où quelques associés semblent sur le point de s'effondrer sous le stress.

Je jette un coup d'œil dans la pièce et j'épie ce chaos en attendant l'adjointe administrative du bureau. Six jeunes avocats sont assis autour d'une grande table en acajou jonchée de tasses en polystyrène. Les hommes ont relevé leurs manches et desserré leur cravate, et les femmes ont retiré leur veste de tailleur. Ils semblent tous avoir été privés de sommeil depuis des semaines.

L'homme aux bretelles surgit dans l'ouverture de la porte. «**ET OÙ SONT LES PUTAINS DE PAQUETS POUR LE DOSSIER DE LA CAROLINE DU NORD?**»

Les avocats s'escriment nerveusement à remplir les enveloppes sous son regard scrutateur.

«Qu'est-ce qui se passe?» dis-je à un homme blond assis près de la porte, après que M. Bretelles est parti s'en prendre à son prochain groupe de victimes.

«Une enquête majeure. Nous présentons des requêtes auprès des autorités de réglementation des cinquante États. L'un de nos plus gros clients risque la prison.»

«Qui est le type aux bretelles?»

«Harry Traum, chef du contentieux. Il est expert en défense de la criminalité en col blanc.»

«Oh!»

«Un ancien général de l'armée, difficile à satisfaire, ajoute-t-il en murmurant. Au fait, je m'appelle Alfred. Et vous?»

«Catherine. J'arrive du bureau de Paris.»

«Magnifique, bienvenue à bord», dit-il à ma poitrine.

«Merci.»

Soulagée d'avoir accepté ma mutation au sein de l'équipe du droit commercial, je retourne à la réception où une femme d'âge moyen, à la chevelure rouge feu parfaitement coiffée et aux ongles assortis, m'attend avec une boîte de cartes professionnelles.

«Vous êtes sans doute Catherine. Bienvenue à New York. Moi, c'est Mimi, l'adjointe administrative. Vous aurez ce bureau, là-bas, dans le coin», dit-elle. Alors qu'elle pointe du doigt l'endroit désigné, une série de bracelets dorés s'agitent et étincellent à son bras.

«Un bureau d'angle avec vue panoramique?»

«C'est temporaire, ma chère.» Elle me donne une petite tape sur l'épaule. «C'est jusqu'à ce qu'un nouvel associé arrive et que votre bureau soit prêt. Personne n'obtient un bureau d'angle avant sa dixième année dans le cabinet. Mais ne vous inquiétez pas, avec le temps, vous en aurez un», ajoute-t-elle d'un ton de conspiratrice.

Je m'en veux d'être si naïve. Dans les grands cabinets juridiques, un bureau d'angle représente l'ultime symbole

du succès, la carotte qu'on brandit au nez des avocats les plus ambitieux, qui trouvent intéressant de trimer pendant des années pour obtenir une vue panoramique, qui n'est en réalité rien de plus qu'un espace comme bien d'autres où facturer des heures supplémentaires. Est-ce que c'est puéril? *Oui*. Est-ce que j'en veux un? *Absolument*.

Nous marchons côte à côte et, à part la voix de Harry Traum qui résonne en arrière-plan, un silence de mort plane dans le couloir. Le décor minimaliste, les planchers de marbre et les tableaux contemporains donnent au bureau une ambiance froide et impersonnelle.

« Ici, on a tout ce qu'on veut », prévient Mimi en me faisant visiter les lieux. « Nous sommes arrivés au premier rang du sondage annuel de law.com sur les meilleures conditions de travail, se vante-t-elle avec une voix de speakerine. On sert un petit-déjeuner complet tous les matins, un service de limousine est disponible jour et nuit, et tous les avocats voyagent en première classe. »

Elle tourne les yeux vers moi pour vérifier si je suis impressionnée. Je hoche la tête sans rien dire, car j'avais les mêmes avantages à Paris.

« J'ai failli oublier de mentionner que nous avons récemment ajouté quelques éléments à la liste, y compris des services de conciergerie et une assurance sur les animaux de compagnie. »

Une assurance toutou? Quel avocat de ce cabinet a le temps de s'occuper d'un animal? Ça me semble aussi ridicule que d'offrir des services de garderie à un groupe de moines.

« Et nous avons récemment lancé un nouveau Programme "Amitié", grâce auquel on encourage les associés et les autres avocats à dire bonjour, merci et bonsoir aux avocats juniors. N'est-ce pas charmant? » s'exclame-t-elle, les yeux brillants d'excitation, comme si de tels gestes étaient extraordinaires.

Il est évident que je devrai m'ajuster ici à un nouveau jeu de règles sociales.

«Eh bien, voici votre bureau. Laissez-moi savoir si vous avez besoin de quoi que ce soit. En passant, j'adore votre accent français – il est adorable.»

Elle me serre chaleureusement la main.

J'ai à peine le temps de poser mon sac qu'on frappe à la porte.

«Catherine, *dah-ling*, *welcome to New York!*» Je lève les yeux : un Indien d'une beauté saisissante, vêtu d'un complet noir ajusté, se tient dans l'embrasement de la porte. Il a un teint doré rayonnant, une stature haute et svelte, et il parle anglais avec un accent très sensuel. Je reconnais instantanément Rikash ; nous nous étions parlé plusieurs fois alors que je travaillais sur un dossier pour le bureau de New York. Vu son penchant pour la haute couture française, on s'était instantanément lié d'amitié au téléphone, et j'avais sauté de joie en apprenant qu'il serait mon assistant à New York.

«Rikash ! Je ne peux pas croire que nous allons travailler ensemble ! Je n'ai jamais eu un mec comme assistant, surtout pas avec une peau plus belle que la mienne.»

«Je sais, n'est-ce pas merveilleux ? Tu es maintenant dans mon territoire de shopping ! Je brûle de t'emmener faire une virée en ville.»

«J'en ai très envie, moi aussi. Tu as tellement de goût.»

«Ah ! tu as bien raison !»

«Tu te rappelles cette valise Goyard en édition limitée, que tu m'as fait acheter pour toi il y a quelques années, quand elle a été lancée ? Je suis encore jalouse que tu en aies eu une.»

«Cette vieillerie ? Tu peux la prendre, *ma chouette*. Elle est vraiment dépassée. À partir de maintenant, tout ce qui est à moi t'appartient, sauf les hommes, bien sûr.»

«Merci, j'en prends bonne note. Dis-moi, t'en es où avec ce documentaire ?»

«Lequel ? J'en ai entrepris quelques-uns dernièrement.» Ses yeux s'éclaircissent : de toute évidence, il est aux anges en

voyant que je m'en souviens. Je suis ravie, moi aussi – j'aurai besoin de sa complicité pour survivre ici.

«Celui sur le travail des enfants en Inde.»

«J'espère qu'il sera choisi par un festival de films indépendants à Bombay.»

«Vu ton talent, c'est assuré.»

«Je croise les doigts. Bon, si tu as besoin de quoi que ce soit, je le répète, de quoi que ce soit, tu n'as qu'à me le dire. Je suis toujours heureux de rendre service. À tout à l'heure.»

Une pirouette, et il retourne d'un pas léger vers la réception.

Je suis si excitée d'être ici que j'en frissonne de la tête aux pieds. J'avais attendu le moment idéal pour demander une mutation à New York, et il était enfin arrivé. Sur trente candidats en provenance des bureaux de l'étranger, seuls trois d'entre nous ont été retenus, et je suis la seule à avoir été assignée au droit commercial. Je suis déterminée à ne pas décevoir.

Une belle femme qui flirte avec la cinquantaine fait irruption, avec un aplomb redoutable. Une luxuriante tignasse châtain tombe en cascade sur ses épaules, et elle porte un magnifique tailleur en laine bouclette de couleur fuchsia. La coupe impeccable de sa veste épouse sa silhouette élancée et, question longueur, ma jupe a vingt-cinq centimètres de plus que la sienne.

Elle a aux pieds la paire de Christian Louboutin en cuir verni noir, celle avec un talon doré de huit centimètres qui m'avait tant fait baver d'envie au cours d'une séance de lèche-vitrine à Paris avant mon départ.

«Bonjour, Catherine», dit-elle en m'inspectant de la tête aux pieds. Elle avance à grandes enjambées jusqu'à mon bureau et me serre la main avec une telle vigueur qu'elle m'écrase le petit doigt. «Bienvenue à bord. Je m'appelle Bonnie Clark. Je suis l'associée chargée des fusions et des acquisitions. C'est moi qui m'occupe du *vrai* boulot juridique ici. Ainsi, tu travaillais à notre bureau de Paris?»

«Oui, je réponds, la main encore tout engourdie.»

«Qu'est-ce que tu faisais là-bas?»

«Différentes choses : droit financier, droit des so...»

«J'espère que tu as de l'expérience en matière de fusions et d'acquisitions, dit-elle en m'interrompant. J'ai besoin de toi immédiatement pour une transaction.»

«Oui, bien sûr.»

«Excellent. Je vais te mettre au boulot.»

Sans dire au revoir, elle sort de mon bureau d'un pas décidé. L'odeur puissante de son parfum Joy de Patou reste dans l'air.

«En combien de temps peux-tu te rendre à l'aéroport?»

«Pour aller où?»

«Ne pose pas de questions, Catherine. Contente-toi de répondre aux miennes! hurle Bonnie dans l'interphone. J'ai besoin que tu te rendes chez un client pour effectuer un contrôle diligent avant la conclusion d'une entente.»

«D'accord, aucun problème. Je vais passer chez moi prendre quelques affaires puis je file à l'aéroport.»

«Tu n'as pas le temps de passer nulle part ou de prendre quoi que ce soit, m'interrompt-elle avec impatience. Une voiture t'attend déjà en bas.»

Je jette un œil sur mon tailleur de tweed Tara Jarmon et mes escarpins noirs en cuir verni Roger Vivier et je me dis : «Bon, eh bien voici ce que je porterai durant les quarante-huit prochaines heures.» Tant pis, ce n'est pas la première fois qu'on me fait le coup, et ce ne sera pas la dernière.

Elle a raccroché sans fournir le moindre détail sur ma destination ou sur le mandat en question. Puis sa voix retentit à nouveau dans l'interphone.

«C'EST MON PLUS GROS CLIENT, ALORS NE FOUS PAS TOUT EN L'AIR! TU M'ENTENDS?»

Elle m'aurait giflée et j'aurais eu la même sensation. Comme c'est charmant.

Rikash arrive en trombe dans mon bureau avec un itinéraire de voyage, un BlackBerry et un regard désespéré.

«Tu t'en vas à Booneville, ma chérie. Nutron est le plus grand producteur d'acier au pays et l'un des clients les plus importants du cabinet; ses patrons veulent acquérir une société qui s'appelle Red River Steel Mills. Voici tous les renseignements dont tu as besoin.»

Il laisse tomber un énorme classeur sur mon bureau.

Mes doigts parcourent les différents onglets et font tourner rapidement les pages. Me voici devant un défi de taille et j'en rougis de plaisir. Je ressens toujours un grand flot d'adrénaline quand je travaille sur des projets d'acquisition de haute voltige. Avec celui-ci, je crois que je serai bien servie.

«Écoute ma belle, il faut que tu ac-cé-lères, sinon tu vas rater ton vol. Tu décolles dans moins de deux heures, et à cette heure-ci, le trafic est chargé. ALLEZ, FILE!!!» m'ordonne-t-il en me poussant hors de mon bureau et en me tendant une trousse de toilette en toile noire.

«C'est le nécessaire de voyage du cabinet pour les déplacements de dernière minute.»

J'y jette un coup d'œil: déodorant et crème hydratante Kiehl, pâte dentifrice et rince-bouche Tom's of Maine, gel douche et shampooing Bulgari, et un petit flacon d'eau de toilette Jo Malone au pamplemousse; le tout en échantillon.

«Zut, je n'ai pas de sous-vêtements propres à apporter.»

Je grimace à l'idée d'acheter une culotte dans un bled appelé Booneville... Je n'achète jamais mes dessous dans un magasin où je peux aussi trouver du détergent pour récurer la cuvette, de la bouffe pour chiens et des boîtes de thon.

«Dans ce cas, n'en porte pas, c'est tout. Tu seras la fille la plus populaire du coin!» lance Rikash avant que les portes de l'ascenseur se ferment. Je descends dans la 42^e rue. Comme aucune voiture ne m'attend, je décide de héler le premier taxi

qui passe. Une femme y monte en même temps que moi de l'autre côté.

Nous voilà assises toutes les deux à se regarder fixement.

«Qu'est-ce que vous faites là? Sortez de mon taxi!» aboie-t-elle en avançant son nez à cinq centimètres du mien.

Quel manque de classe! Outrée, j'essuie le postillon qu'elle m'a craché sur la joue et je redescends sur le trottoir.

Une Lincoln noire s'arrête devant moi. Le chauffeur me fait un signe de la tête et s'extirpe de la berline. Sans dire un mot, il m'ouvre promptement la portière pour me laisser monter. La radio diffuse du classique. L'intérieur de la voiture est d'une propreté irréprochable; il n'y a pas la moindre trace de l'occupant précédent. Je pousse un soupir et je plonge la tête dans le cartable posé sur mes genoux.

Je vois le panneau annonçant l'entrée du Holland Tunnel lorsque la voiture s'arrête dans un long crissement de pneus.

«Excusez-moi, madame. Je crois bien que nous avons crevé.»

«Quoi? C'est une blague?» Prise de panique, je regarde ma montre avec nervosité. Arriver à l'aéroport à temps pour attraper mon vol tenait déjà du défi; c'est maintenant mission impossible. Mon cœur bat la chamade. Je prends quelques bonnes respirations pour tenter de me calmer. Les mots de Bonnie rejouent en boucle dans ma tête: *Ne fous pas tout en l'air...* J'imagine sa réaction quand je vais lui annoncer que j'ai raté le seul vol à destination de Booneville, et je n'ai vraiment pas envie de me taper ça. J'ai beau me répéter *calme-toi, calme-toi*, je sens malgré moi la sueur imbiber le seul et unique chemisier que j'aurai à me mettre durant les jours à venir.

«Non, madame, ce n'est pas une blague.»

Il sort de la voiture et en fait le tour à petits pas pour examiner la situation.

«Le pneu est complètement à plat. Je suis désolé. Vous pourrez peut-être prendre le prochain vol?»